

## Comptes rendus

### Histoire des sciences

*La mécanique à la lumière de son histoire : de la modernité à l'époque contemporaine.* – Paris : Librairie Blanchard, 2016. – x, 211 p. – (Sciences et techniques en perspective, 2<sup>e</sup> série, vol. 18, fasc. 2). – 1 vol. broché de 16 × 24 cm. – 28,00 €. – isbn 978-2-85367-272-6.

Les articles publiés sont issus de la journée d'étude du 28 novembre 2014, tenue à l'Université de Louvain-la-Neuve et intitulée *La mécanique à la lumière de son histoire : de la modernité à l'époque contemporaine*.

On trouvera, dans ce numéro, diverses informations concernant la biographie de P. Radelet-de Grave, physicienne et historienne de la physique. Les articles de ce volume ne recouvrent pas l'ensemble des domaines auxquels elle a apporté des contributions hautement significatives et ne présentent pas non plus l'ensemble des programmes scientifiques qu'elle a mené à bien ou auxquels elle a activement participé. Aussi ne sera-t-il pas question, ici, de présenter l'œuvre de notre collègue, mais plutôt de présenter les textes que plusieurs de ses amis ont voulu concevoir et rédiger pour lui rendre hommage. C'est au fond, une reconnaissance plus grande encore, puisque c'est en songeant à ses propres travaux que les auteurs ont imaginé ces textes variés et profonds ; elle en est donc comme l'inspiratrice et il ne peut y avoir hommage plus sincère et plus appuyé que de mettre un travail original sous le parrainage d'une amie qui accepte d'y associer son nom et sa réputation.

Pour autant, les sujets abordés ont beaucoup à voir avec les travaux de P. Radelet-de Grave. Il s'agit de la mécanique, de ce qu'elle est comme domaine de la physique et de son histoire. Une première partie, constituée d'un unique article fort bienvenu, dû à Antonio Becchi, traite des rapports entre *mécanique et architecture*, un sujet lié à la culture professionnelle et aussi familiale de l'historienne célèbre.

Pour le reste, une division chronologique attendue divise les théories et activités relevant de la mécanique en deux parties, la première concerne l'âge classique et la seconde va du XIX<sup>e</sup> siècle à la période contemporaine.

Le caractère le plus marquant de cet ouvrage est, à mes yeux, le suivant : le sujet est immense, les acteurs très nombreux, les œuvres presque innombrables, les controverses, les

Les 150 pages de la cinquième annexe comprennent de complètes informations bibliographiques de tous les ouvrages des neuf bibliothèques.

La sixième annexe (70 pages) présente de courtes biographies de tous les auteurs qui figurent dans les ouvrages de la bibliothèque mathématique; la septième les professeurs de mathématiques du Collège de la Trinité à Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, le deuxième volume est extrêmement informatif. On ne peut pas le lire, mais l'utiliser comme un ouvrage de référence digne de confiance. Les deux auteurs montrent en fait par leurs analyses « comment l'étude de collections de livres permet de saisir les mises en place d'une culture mathématique qui n'est vraiment devenue universelle qu'au milieu du 17<sup>e</sup> siècle » (vol. 1, p. 10).

EBERHARD KNOBLOCH  
Technische Universität Berlin

BARTOLI (Silvana), *La felicità di una donna : Émilie du Châtelet tra Voltaire e Newton*. – Firenze : Leo S. Olschki editore, 2017. – 238 p. – (Biblioteca dell' « Archivum Romanicum ». Serie 1 : Storia, letteratura, paleografia; 479). – 1 vol. broché de 17 × 24 cm. – 25,00 €. – isbn 978-88-222-6546-3.

Lorsqu'on écrit au sujet de l'histoire, il y a toujours des problématiques plus délicates que d'autres ou des sujets dont il est plus difficile de parler. Cela arrive pour plusieurs raisons, selon les différentes époques, mais le problème est souvent dû au fait que le travail porte sur un sujet de recherche déjà très discuté. La célèbre madame du Châtelet appartient à ce type d'enquêtes historiques où l'on risque d'être accusé de ne pouvoir rien écrire de nouveau. Mais ce danger constitue aussi une raison d'être attiré par un volume comme celui de Silvana Bartoli, car le lecteur est curieux de savoir si l'auteure a pu découvrir des documents inédits. Émilie du Chatelet est, en effet, une figure emblématique pour plusieurs branches de l'histoire. L'auteure, qui est une historienne italienne, veut parler d'Émilie comme d'une femme contemporaine, proche de nous. Tout en restant dans l'exactitude des données historiques, l'auteure a l'air de décrire un personnage actuel, avec des attitudes reconnaissables aujourd'hui, même si cette modernité reste ancrée dans les conventions du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce cadre toujours en équilibre entre le livre d'histoire et la réflexion contemporaine reste, à mon avis, la valeur et le défaut de *La felicità di una donna : Émilie du Châtelet tra Voltaire e Newton*. Cette impression générale est sûrement le résultat du profil de Bartoli, qui est experte de l'histoire des femmes et de l'émancipation féminine au cours du temps, ainsi tous ces intérêts personnels revivent dans son regard sur la vie et les œuvres de M<sup>me</sup> du Chatelet.

Grâce à ce regard, il nous arrive de voir « dialoguer », dans la même page, Tolstoï et de Beauvoir (p. 24). L'auteure, en fait, n'hésite pas à se déplacer dans une sorte d'atemporalité, où plusieurs héroïnes se rencontrent dans leurs comportements communs, leurs passions, leurs vies, et de ce point de vue Anna Karenina partage quelques choses avec Émilie. Cela explique bien l'idée directrice de Bartoli, à savoir que Madame du Châtelet nous parle encore : sa nature toujours en contraste entre rationalité et contrôle des passions (p. 13) est quelque chose qui nous concerne de près. Chaque épisode rapporté dans l'ouvrage est

l'occasion d'un parallèle avec des époques différentes, voire de références à des lieux très loin de ceux où a vécu du Châtelet (Bartoli mentionne par exemple l'Iraq à la p. 48). Toutes ces références ont l'avantage de donner beaucoup de stimulus à rechercher par soi-même la référence correspondante et à approfondir les noms ou les événements mentionnés.

La narration est chronologique : on part de son enfance pour suivre son éducation, maître après maître (Maupertuis, Clairaut, König, etc.). On se réjouit de sa chance d'un mariage avec un homme discret qui reconnaît la supériorité d'esprit de sa femme et on se passionne dans les coulisses de sa rencontre avec Voltaire, décrit comme un investisseur habile. Tout est présenté de façon étendue, sans vides, la seule phase obscure concerne la fille Gabrielle Pauline, qu'elle marie à 16 ans avec un duc napolitain de 15 ans plus âgé. Elle mourra à 28 ans, après une dizaine de grossesses. Bartoli met l'accent sur cette fille qui, selon les témoins, avait le même talent que sa mère pour la conversation érudite, mais qui a été condamnée au plus rétrograde des destins féminins. Malgré cela, trois chapitres portent sur *comment décorer le paradis*, c'est-à-dire Cirey, la résidence d'amour et d'études d'Émilie et de Voltaire, où Bartoli laisse apparaître tous les invités illustres comme Algarotti.

Grâce à cet ouvrage, on connaît les dernières découvertes sur la production scientifique de M<sup>me</sup> du Châtelet, par exemple beaucoup d'espace est dédié au débat sur la contribution réciproque de deux amantes aux *Institutions de physique*, mais la contribution de M<sup>me</sup> du Châtelet à la connaissance scientifique n'est pas le centre de la narration. Dans cette sorte de communauté atemporelle de femmes rebelles, sa particularité était d'agir, de se faire connaître par les moyens de la science, comme l'ont fait Rossella O'Hara (p. 84), Juana Inés de la Cruz, Sara Copio Sullam, Yourcenar (p. 154) par d'autres moyens.

Si on regarde la quantité de femmes auxquelles l'auteure a consacré de l'espace, on est plutôt en face d'une fresque de la condition féminine aristocratique au XVIII<sup>e</sup> siècle, où Gabrielle Suchon devient précurseur des « célibataires par choix » des années 2000 (p. 63). Toutefois, les femmes citées étaient aussi des précurseurs dans l'incitation à dire du mal des autres afin de remplir leurs journées (p. 71), et encore une fois Émilie est exemplaire comme destinataire de l'ouvrage de Voltaire intitulé *l'Épître sur la calomnie* (1733). À plusieurs reprises, Bartoli souligne que ne pas donner d'importance aux calomnies a été la clé du succès de nombreuses savantes et cela reste un très bon conseil aux lecteurs.

Bartoli essaie de nous offrir le portrait le plus complet possible de cette femme unique et c'est pour cela qu'aux mots d'admiration divine de Voltaire (« vaste et puissante génie, Minerve de la France », p. 80) s'accompagnent des descriptions humaines, trop humaines, comme celle de Madame du Deffand.

Bartoli nous présente M<sup>me</sup> du Châtelet comme l'incarnation de toutes les contradictions de son temps avant d'être une scientifique. En effet, Bartoli ne voit pas du Châtelet comme une scientifique, mais nous invite à interpréter sa réussite dans le domaine comme la démonstration qu'il n'y avait aucun sens à vouloir éloigner les femmes de l'étude des sciences dures. C'est pour cela qu'elle a considéré comme nécessaire de traduire Newton.

La fin est accablante, car du Châtelet est consciente de n'avoir pas beaucoup de temps pour terminer son immortelle traduction des *Philosophiae naturalis principia mathematica* à cause de sa dangereuse grossesse tardive, dont on pourrait penser qu'elle n'était pas très

rationnelle de la part de quelqu'un qui recherchait la rationalité scientifique. Cela résume l'effort de l'auteur qui semble vouloir décrypter Émilie du Châtelet comme un mystère irrésolu et, surtout, comme une citoyenne de chaque siècle.

CORINNA GUERRA

*Laboratoire d'excellence HASTEC (Paris)*

ALEMBERT (Jean Le Rond d'), *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* / édition critique par Martine GROULT. – Paris : Classiques Garnier, 2018. – 1245 p. – (Lire le dix-huitième siècle ; 2). – 1 vol. broché de 15 × 22 cm. – 76,00 €. – isbn 978-2-406-06362-9.

Qui vraiment pourrait se plaindre de disposer d'un ensemble aussi riche de d'Alembert, quatre tomes de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, parus en 1759 reprenant en particulier les deux tomes parus six années plus tôt — d'Alembert avait alors 42 ans — et un cinquième paru en 1767 ? D'autant que dès le premier tome se trouve le « Discours préliminaire des éditeurs de l'Encyclopédie » (allant ici de la page 71 à la page 172), et les divers textes qui s'y rattachent, notamment la querelle avec Jean-Jacques Rousseau sur l'article « Genève ». On sait que le discours préliminaire, qui fut un temps au programme de la classe de philosophie dans les lycées français et a donc connu de nombreuses éditions critiques, reste un incontournable de tout dix-huitiémiste bon teint. De la même façon, on sera heureux de pouvoir lire en continu les réflexions sur le calcul des probabilités et l'inoculation de la petite vérole (pp. 1077-1134). Mais, cette fois, je regrette que n'y soient pas joints les textes de Daniel Bernoulli qui ont suscité les textes de d'Alembert. Si l'affaire ne se présente plus du tout scientifiquement sous le même angle, la question de la vaccination et de son refus reste un sujet actuel de société. Si, par contre, je ne suis pas de ceux qui apprécient beaucoup la reproduction des longues « remarques sur la traduction de quelques morceaux de Tacite » (pp. 495-697), latin inclus, je comprends pourtant la nécessité d'un genre, la reproduction d'un ensemble donné de textes. Mais il me semble, qu'en l'occurrence de Tacite, une version sur le Net serait bien préférable et indéniablement plus utile à consulter par les enseignants de latin, grâce à un répertoire électronique du vocabulaire, aussi bien latin que français. D'ailleurs, l'éditeur sait bien l'usage du Net, et ne manque pas de signaler des articles anciens disponibles sur [Persée.fr](http://Persée.fr). Mais j'insiste sur le fait que la reproduction des textes contemporains de Bernoulli sur l'inoculation est indispensable à la compréhension du débat. En tout cas comme je présente cette belle édition des Classiques Garnier dans la *Revue des questions scientifiques*, je ne peux pas me permettre de passer sous silence une véritable minoration des aspects scientifiques, même d'ailleurs sous la forme de philosophie des sciences. J'en veux pour preuve le sort ici fait à l'Éloge historique de Jean Bernoulli, qui est donné aux pages 281 à 306 du présent volume. C'est indéniablement une pièce magnifiquement écrite, dans laquelle d'Alembert explique à plusieurs reprises ses convictions sur le travail scientifique, opposant ou plutôt différenciant avec l'œuvre de nature littéraire. Ainsi quand il écrit :

« Un bel esprit qui ne lit point, n'a pas moins à craindre de passer pour un écrivain ridicule, qu'un Géomètre qui lit trop, de n'être jamais que médiocre » (p. 290).